Martine Biard

Le Bestiaire charnel

EDILIVRE.com

Le Bestiaire charnel

Martine Biard

Le Bestiaire charnel

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2009

Edilivre Éditions APARIS
56, rue de Londres – 75008 Paris
Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-1614-8
Dépôt légal : Octobre 2009

© Edilivre Éditions APARIS, 2009

Pour Maxence

« Au bout d'une ou deux minutes, la chenille retira le narguilé de sa bouche, bâilla une ou deux fois, et se secoua. Puis, elle descendit du champignon et s'éloigna dans l'herbe en rampant, après avoir prononcé ces simples mots : "Un côté te fera grandir, l'autre côté te fera rapetisser." »

« Conseils d'une chenille »
in *Alice au pays des merveilles*
de Lewis Carroll

Le Fouet de Sainte-Artémis

À Sainte-Artémis, il y avait une longue rue. Avant la Première Guerre mondiale, les gens y étaient si pauvres que quand c'était le jour du pot-au-feu chez mon arrière-grand-mère Euphrasie, on vivait comme une générosité le fait qu'elle donne son os à moelle à la maison voisine, laquelle passait l'os à la maison suivante quand elle avait fait bouillir sa soupe et ainsi de suite jusqu'à ce que la rue entière ait cherché à donner du fumet à sa pitance. Au bout de la grand-rue habitait une vieille, seule, noire et grincheuse à laquelle les enfants faisaient toujours des tours parce qu'elle n'avait qu'elle pour se défendre et qu'elle était misérable.

Or, un jour, les garnements dont mon grand-père était, attrapèrent son **chat** et le jetèrent à bouillir dans la marmite pendant qu'elle nourrissait ses poules. On entendit à midi les cris épouvantés et lugubres de la pauvre femme d'un bout à l'autre de la rue. Les gamins furent punis dans les marmites d'obus de la Grande Guerre. Mon grand-père qui en réchappa me contait encore cette histoire à la fin de sa vie quand la cuisine embaumait le pot-au-feu. « Elle s'était

attachée à ce chat, disait-il, et je n’ai jamais su si elle est morte de faim ou de chagrin… de privations quoi qu’il en soit. »

La soupe qu’on apportait dans les tranchées était claire, froide et souillée de terre, quelquefois elle n’arrivait pas, alors les soldats fouillaient dans leur paquetage de quoi tuer la faim et l’abandon.

La nuit, à quatre-vingts ans passés, on entendait mon grand-père crier à l’autre bout du couloir.

Le médecin souvent consulté pour ces rages qui devenaient cauchemardesques pour toute la lignée, dissuadait quiconque de s’interposer pour le réveiller. Or, quand Ernest était revenu après toute la guerre de 1914-1918 et l’occupation de la Rhur, Euphrasie décédée de la grippe espagnole avait été remplacée par Anna, veuve d’un certain Valmary, qui avait vingt-trois ans de moins qu’Ernest père, le châtelain de Sainte-Artémis, surnommé le Fouet ! Anna avait deux enfants que le Fouet eut le soin d’élever et de doter avantageusement. Je ne crois pas qu’Ernest ait été fêté à son retour, sinon par Isambour, sa promise qui avait, elle, prié pour son retour.

Les deux couples occupaient, chacun, une aile. Euphrasie fut donc la dernière à avoir habité le château de Sainte-Artémis dans toute sa splendeur avant de s’éteindre, avec un sourire, en prononçant ces mots restés fameux dans la famille : « Je reviendrai vous chercher pour la grande marche dans la lumière. »

Pour ses quatre-vingts ans, le Fouet avait l’intention, quoique déjà grand-père de Philippe et de Julien qui deviendrait mon père, de « régulariser », en épousant Anna.

Il n’en eut pas le temps, emporté à soixante-dix-huit ans par une congestion cérébrale. Ernest s’en réjouit car alors Anna serait devenue héritière. Du Fouet, le fils ne reconnaissait de valable que le choix des livres de sa bibliothèque dont il prenait grand soin.

Anna finit ses jours à la ville, en se remariant tout juste un an plus tard et mon grand-père après les « années folles » de son père pouvait enfin profiter du château dans sa totalité quand lecture faite du testament, il apprit qu’une pension pour Anna et ses enfants du premier mariage devait être prélevée sur le domaine.

Dans sa superbe, ce testament ne tenait bien sûr pas du tout compte des effets de la crise de 1929 ni d’un remariage. À ce sujet, le Fouet, plus romantique que prévoyant, avait acheté une concession à Sainte-Artémis pour y reposer auprès de sa belle Anna qui bien entendu fut inhumée ailleurs. Je suis la seule de la famille à fleurir la tombe de ce Buffalo délaissé dont les pouvoirs de séduction ne se sont pas encore tout à fait effacés.

Pour faire face aux besoins post-mortem de son père déjà passablement endetté, Ernest fils dut se décider à diviser le château en plusieurs appartements dont il se garderait le plus vaste d’où, cette impression de vivre dans un puzzle jamais reconstitué, en famille mais avec des inconnus, en nantis mais toujours aux abois, avec des pièces fermées à cause de l’encombrement des souvenirs.

Le matin, ma grand-mère Isambour disait qu’il donnait des coups de poing dans son lit en dormant.

« C’est la guerre ! » ajoutait-elle d’un air entendu comme pour tout justifier.

Le merle d’Isambour

Nous jouions avec Cyrielle à « la provision de bois » dans une des caves de mon grand-père où, dans l’esprit des privations, il n’y avait rien d’autre pour jouer qu’une cage à **oiseaux** vide et du bois. « C’était la guerre »… la deuxième, cette fois.

Il y avait des restrictions et il fallait chercher dans la nature de quoi faire des provisions et nous trouvions du bois que nous déplacions et des sarments aussi et enfin cet oiseau comme un trésor que nous enfermions et finissions par manger quand la disette devenait trop éprouvante.

En 39, tout ce que l’on réquisitionne aux alentours se retrouve dans la cour du château de Sainte-Artémis.

Mon grand-père voit sortir trois **chevaux** de son écurie dont le vieux Nuage, celui du Fouet, qui en aurait pleuré. On prend les meilleurs **bœufs** dans les fermes pour les ferrer. Aucun de ces animaux n’a jamais été restitué à son propriétaire. Morts pour la France.

Les races d’hommes se succèdent dans la grande cour, bivouaquent dans les dépendances et une partie